«Petites histoires du Faubourg Morel»

Achevé d'imprimer sur la presse numérique
de Labelpages sprl
Rue Michel Holyman, 12
B-7536 Tournai (Vaulx)
Mai 2011

Merci à ...

Valérie Dupire, bibliothèque du Sacré-Cœur pour l'initiative.

M. Barbez, Mme Barbez, Mme Bourguet, Mme Carton, Mme Dumortier,
Mme et M. Guillet, M. Loutre, Mme et M. Moreau, Mme Léchevin, Mme Wattiaux pour le travail de mémoire et la réalisation du livre.

Mme Denebourg, Mme Dutrieux, M. Liénart, Mme Parent, M. Pipart, M. Semet pour les interviews.

Ecole du Nord et école du Sacré-Cœur.

Résidence Jeanne d'Arc.

Tom Delmarcel, étudiant aux Beaux-Arts pour les illustrations et la mise en page.

Annick Brabant pour l'expertise littéraire.

*“Quand on aime la vie, on aime le passé,*

*parce que c’est le présent*

*tel qu’il a survécu dans la mémoire humaine.”*

Marguerite Yourcenar

**16 mai 1956**

Je m'appelle Léon. Léon Faubournaix. Je suis né le 12 janvier 1944 au Faubourg Morel, j'ai 12 ans et j'habite dans une maison de rangée au 10, chaussée de Renaix.
Je porte toujours des culottes courtes avec de hautes chaussettes, une chemise à carreaux, un pull sans manches tricoté par Grand-mère Joséphine et des bottines à lacets.
Louis est mon meilleur ami, il vit dans une courée du Faubourg. Son surnom est Petit Louis car pour son âge il est de petite taille. Mais il a la tête bien faite et il est rigolo. Tous deux nous collectionnons les billes et les images d'artistes, surtout celle de John Wayne que nous adorons particulièrement. Nous avons aussi deux autres points communs : les cheveux bien plaqués sur notre crâne et la raie sur le côté droit. J'ai une grande sœur Lucie et un petit frère Franck. Papa travaille à l'usine Meura où on y construit des cuves pour brasseries.
Maman s'occupe de la maison. Grand-mère Joséphine, veuve depuis quelques années, vit avec nous. Dès qu'elle en a l'occasion, elle nous chante d'anciennes comptines au coin du feu.

Je suis élève à l'école du Sacré-Cœur. J'ai souvent la tête dans les étoiles et l'esprit rêveur. Hier, Monsieur Liénart m'a demandé, avec ironie :

> *« Alors, Léon, avec ta tête d'alouette quel métier feras-tu quand tu seras un homme ? »*

Je n'ai pas répondu, j'ai couru sous le préau, vexé. Monsieur Liénart est le directeur de l'école des garçons du Sacré-cœur. C'est un vrai chef ! Il nous mène au doigt et à l'œil. L'école du Nord est la deuxième école du quartier. C'est une école communale. Dans la famille, seul mon cousin la fréquente. Lors des réunions de famille, les discussions à ce sujet sont souvent tendues. Il paraît que je comprendrai quand je serai grand.

Plus tard, je serai poète ou grand voyageur. Comme Christophe Colomb naviguant contre vents et marées de terres inconnues en terres isolées. Pour prouver à tout le quartier que j'en suis capable, je commence aujourd'hui mon premier carnet de voyage.

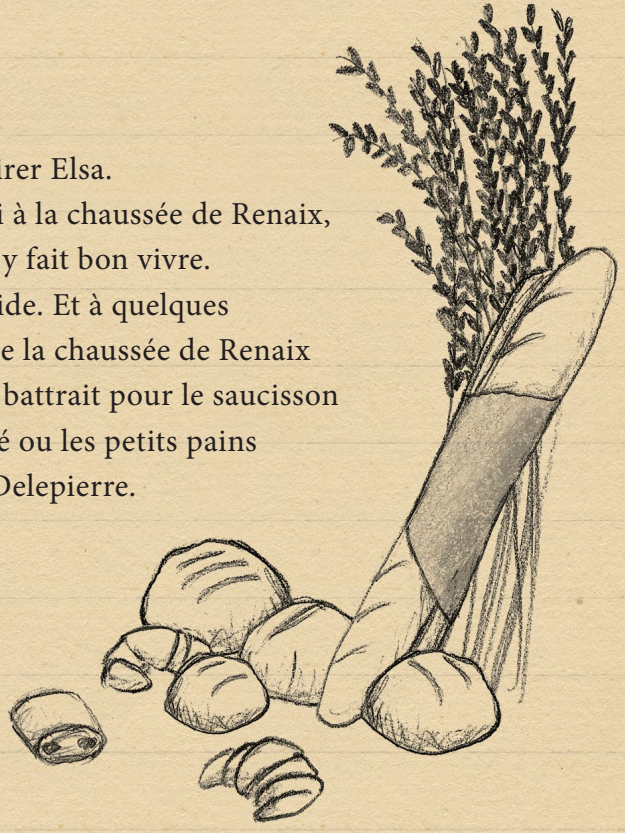
Je le dédie à toutes les générations futures.

En route dans l'univers du Faubourg !

**26 mai 1956**

Demain, c'est la grande fancy-fair : la foire aux plaisirs. Je suis impatient. Ce samedi après-midi, j'ai accompagné Maman à l'école. Comme chaque année, une équipe de bénévoles épluche les pommes de terre pour que toutes les familles puissent manger à la baraque à frites. Maman n'a pas arrêté de papoter avec Lucienne, la mère d'Elsa, qui a toujours la chance de se trouver au bon moment au bon endroit. Hier, elle a vu Pépito dans le café d'Hélène. Vêtu d'une robe rouge à pois blancs, castagnettes à la main, il dansait sur les tables, tournait, vibrait, s'enlaçait avec la musique et distrayait tous les clients du bistrot. Lucienne était surprise car elle ne l'avait jamais vu comme ça. D'ordinaire, on le croise habillé autrement : pantalon large, veste cintrée, col en satin et cheveux plaqués en arrière. Maman riait de bon cœur en s'imaginant la scène.

Pendant ce temps, j'en profitais pour admirer Elsa.
Elsa, c'est ma meilleure amie. Elle vit aussi à la chaussée de Renaix, la rue la plus commerçante du quartier. Il y fait bon vivre.
Tout le monde se parle, se connaît, s'entraide. Et à quelques exceptions près, la plupart des habitants de la chaussée de Renaix fréquentent les mêmes commerces. On se battrait pour le saucisson de Mr Beckers, les bonbons de Mlle Mathé ou les petits pains chauds des boulangeries Delrue, Fayt ou Delepierre.

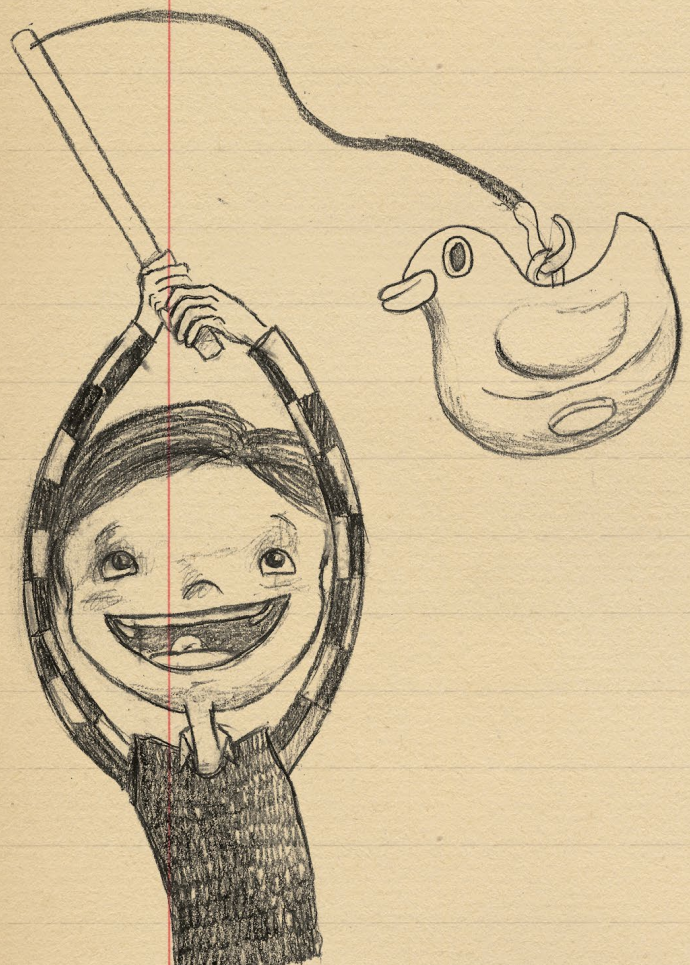


Le dimanche, avec Petit Louis, je vais au patronage. La chaussée de Renaix est alors égayée par nos cris d'enfants et notre enthousiasme qui pétille comme de la limonade lorsqu'on la traverse. Dimanche dernier, je n'ai pas pu y participer, j'ai arrosé Petit Louis avec ma pompe à vélo remplie d'eau. L'abbé Derache m'a surpris et réprimandé aussitôt :

> *« Léon, tu connais la sentence, n'est-ce pas ?*
> *Pas de patro le dimanche qui suit toute bêtise ! »*

Pas grave, je n'avais pas envie d'y aller. Je ne l'aime pas tellement Monsieur le curé. Coiffé à la brosse et à l'allure fière, je le trouve trop sévère, même si papa me répète souvent qu'il est rigoureux, mais juste. Il a peut-être raison, mais je n'aime pas lorsqu'il me gronde.

Il se fait tard, je dépose ma plume sous l'oreiller pour vagabonder au creux de mes rêves.



## 27 mai 1956

Quel beau dimanche! J'ai gagné un bonbon à la pêche aux canards.
C'était amusant. La foire aux plaisirs était une réussite.
Tout le Faubourg était dans le parc du couvent de la Vertefeuille.

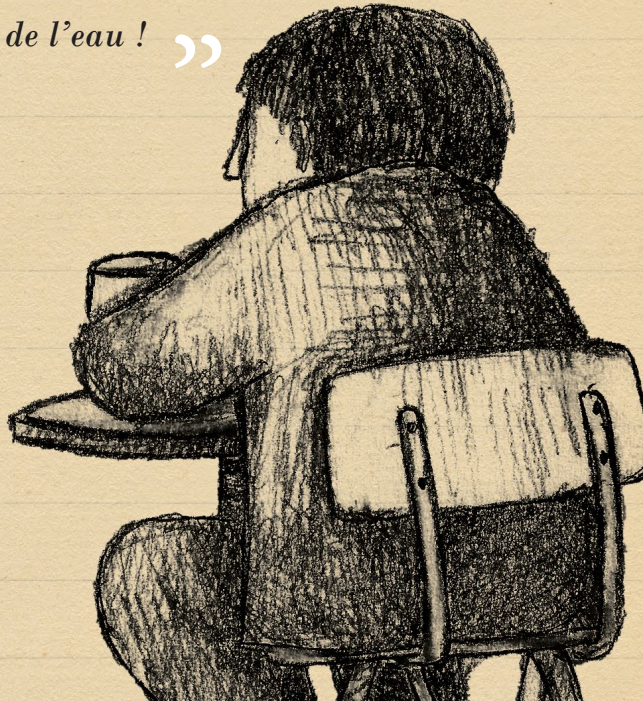
L'entrée était fixée à 5 francs mais c'était pour la bonne cause :
l'année passée, grâce aux gains obtenus, nous avons réalisé
des travaux d'entretien dans l'école et acheté du charbon.

La fête fut consacrée à notre spectacle de gym. Nous étions tous
habillés d'une tenue blanche rigoureusement identique : chemise,
short, bains de mer et chaussettes. C'est Monsieur Ghys,
notre professeur de gym, qui a monté le spectacle.
Tout le public était charmé par notre prestation.
Entre les numéros, certains participaient aux attractions proposées
par les enseignants avec l'aide des parents : le tire ficelle,
le tir à pipes, la tombola express, la pêche aux canards, les
promenades en poney et les balades en barque sur l'étang.

Il ne faut surtout pas le dire à Maman, mais j'ai vu Papa boire quelques « Ekla » à la buvette installée prés du tir a pipes (Lui, il ne connaît pas la limonade.). Avant de partir, elle lui avait pourtant dit :

*« Si tu m'fais encore une danse avec la voisine,*
*tu n'rentres pas à la maison !*
*T'as intérêt à boire de l'eau ! »*

Pour rentrer à la maison, on a tous pris le tram sauf Papa qui voulait encore causer avec Mr Bohens, le maréchal-ferrant du quartier. Moi, j'étais tellement fatigué que j'ai insisté auprès de Maman pour rentrer. Avec mes talents de comédien, elle n'a pas résisté.



2 juin 1956

**2 juin 1956**

Les fêtes sont terminées. Avec Petit Louis et d'autres camarades, j'ai repris le chemin de l'école, serviette à la main et béret sur la tête.

Comme tous les midis, je suis rentré chez moi. Maman m'avait préparé une bonne rata.  En chemin, j'ai croisé un tas de cyclistes venant des usines Meura et Carton. Le bruit de leur sonnette retentit dans tout le quartier et leur va-et-vient est constant sur la piste cyclable.

L'école s'est terminée avec le retentissement de la sonnette qui annonce 16h. Sur le trajet du retour je me suis arrêté chez Mlle Mathé. Avec le sou que m'a donné maman, j'ai acheté des lacets et des bonbons à la réglisse. J'ai aussi croisé Elsa, toujours aussi belle avec ses deux tresses nouées d'un ruban blanc, sa robe à fleurs et ses souliers vernis. Je lui ai offert quelques bonbons et, d'un petit sourire, elle m'a remercié.

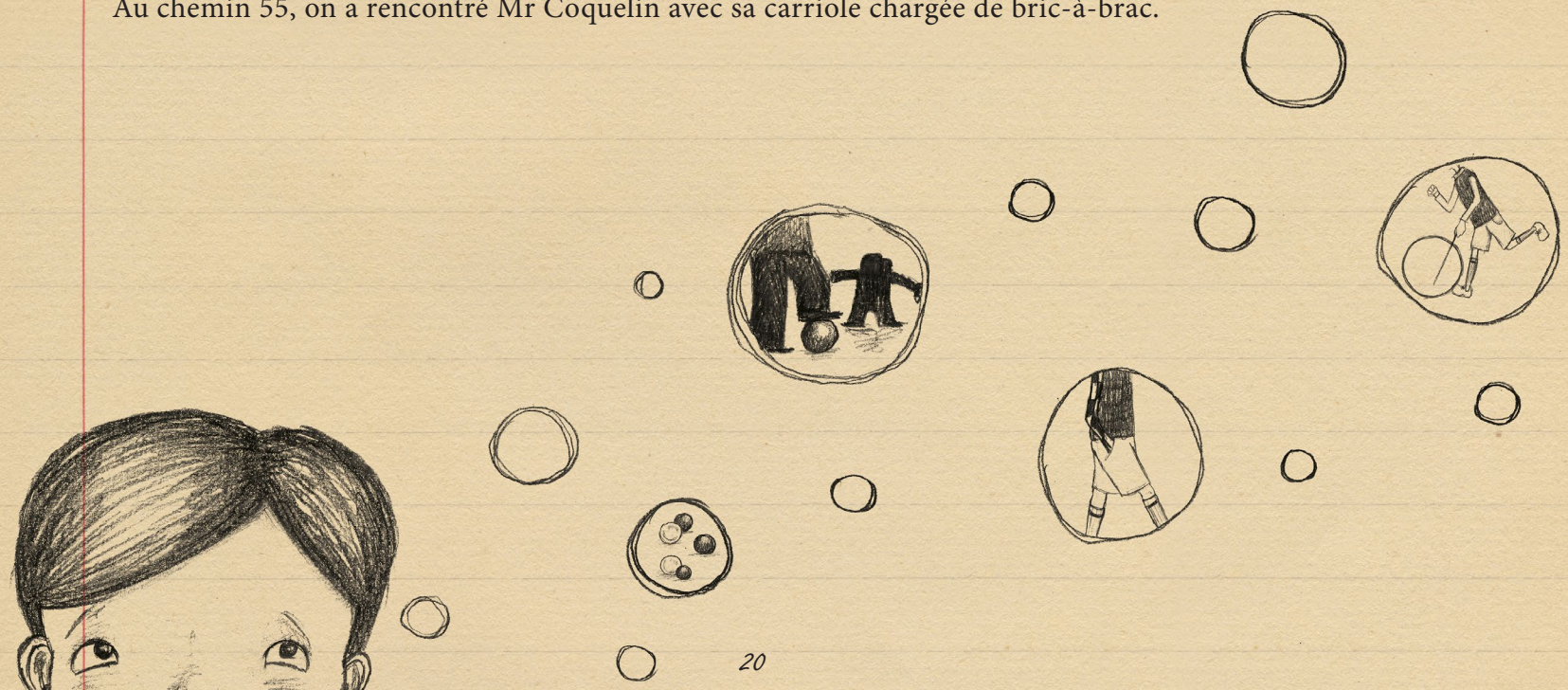
Quand je suis rentré à la maison, Maman faisait la lessive. Il y avait des bassines partout avec du linge qui trempait. J'étais tellement joyeux que Maman m'a dit en rigolant :

*“Tu sembles bien guilleret aujourd'hui !”*

J'ai rougi jusqu'aux oreilles et je suis parti essorer le linge comme je lui avais promis le matin. Faire la lessive, c'est un fameux travail, ça dure une journée entière ! Il faut faire bouillir le linge, le rincer, l'essorer, faire tourner la manivelle de l'essoreuse, vite, très vite, secouer le linge avec force et le faire pendre sur les cordes dans le jardin. Celui qui ose dire que c'est un jeu d'enfant, je lui fais avaler tous mes vêtements !

**5 juillet 1956**

J'ai le sourire accroché aux oreilles depuis quelques jours, ce sont les vacances ! A moi, les jeux, les balades en vélo, les aventures avec Petit Louis ! J'aime bien mon Faubourg, il sent bon l'air frais de la campagne et la ville n'est pas loin. Ce matin, j'ai donné rendez-vous à mes copains aux « Trois Barrières » pour une partie de football. Petit Louis est venu me chercher et on est passé par la grande cité. J'aime la traverser car les gens y parlent patois. C'est rigolo. Maman veut que l'on parle bien, elle n'aime pas trop nos escapades. Au chemin 55, on a rencontré Mr Coquelin avec sa carriole chargée de bric-à-brac.



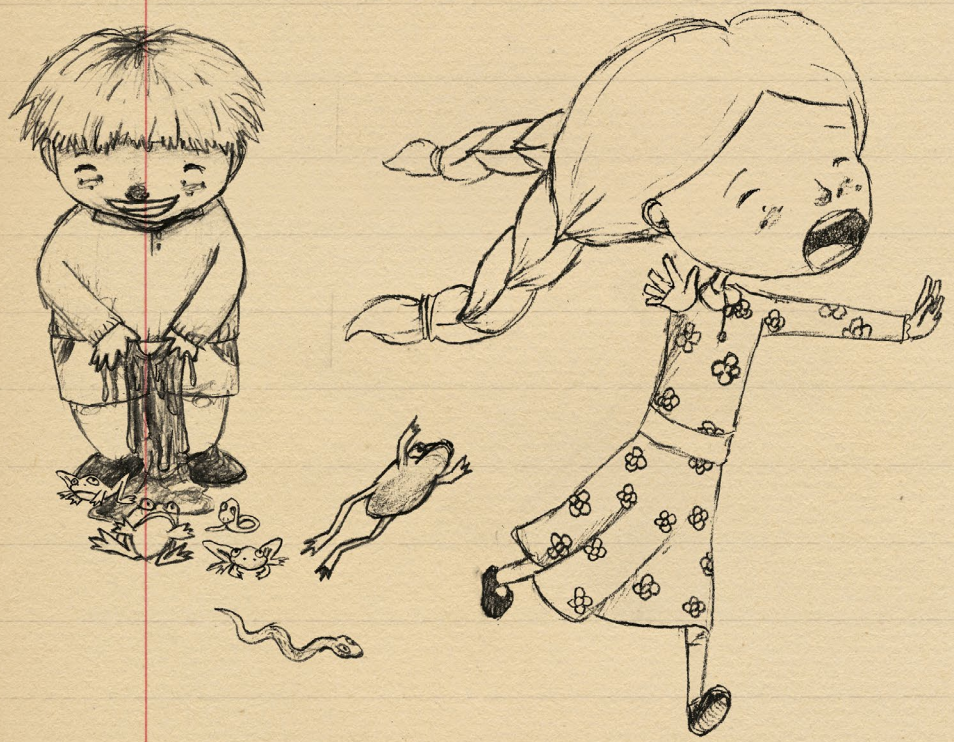
Il ramasse la ferraille chez les gens. Son petit cheval trottant sur les vieux pavés fait un joli bruit qui est entrecoupé par un sonore :

“ *Marchand de loques,*
*peaux de lapins,*
*peaux de lapins !* ”

pour prévenir de son passage. On était presque arrivé aux « Trois Barrières » mais Petit Louis a enlevé ses sandalettes et ses socquettes pour patauger dans le Rieu. Cette fripouille m’a éclaboussé de « bédouille ».

“ *Merci Petit Louis,*
*mes vêtements sont souillés maintenant,*
*maman va être rouge de colère.* ”

Je ne lui en ai pas trop voulu car c’est mon ami et je sais qu’il est le roi de la bêtise. Au match de foot, notre équipe a perdu mais ce n’est pas grave car on a encore de bons jours de vacances pour se rattraper.



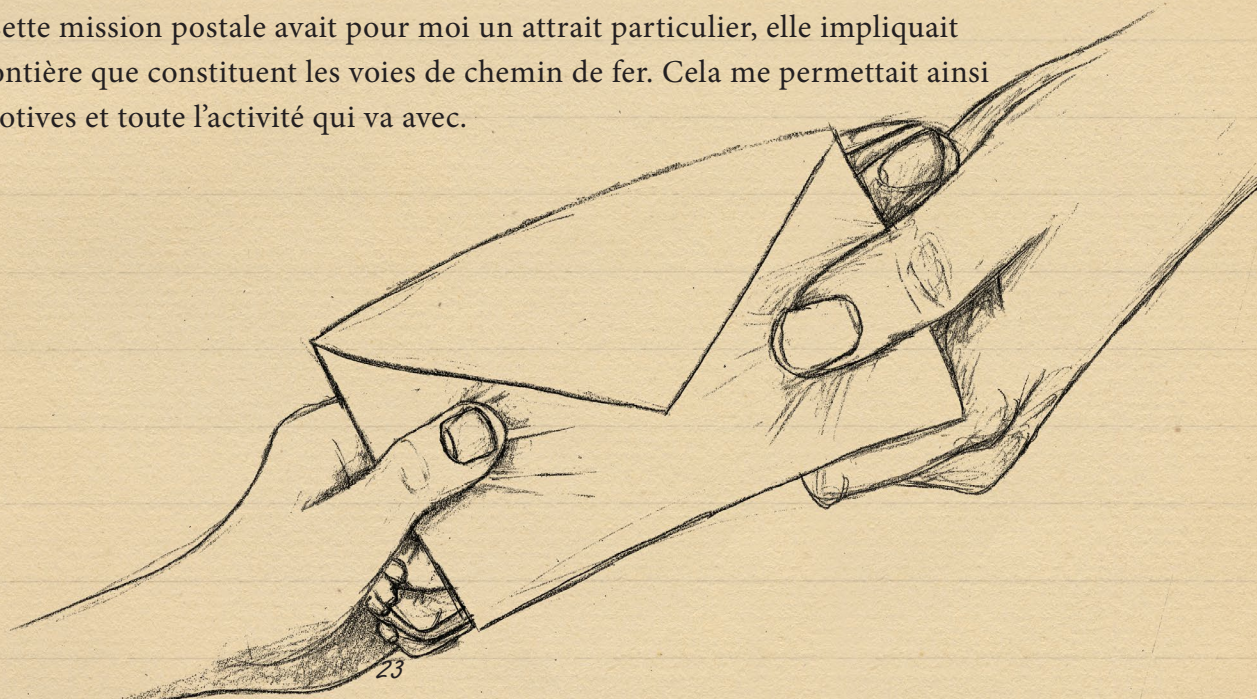
Sur le chemin du retour, j'ai été chanceux car j'ai bavardé avec Elsa.

**Elsa** : Léon, hier, j'ai eu la peur de ma vie !
**Moi** : Ah, pourquoi ?
**Elsa** : Mon frère a ramené des têtards, des grenouilles et des orvets du Rieu d'Amour. Cet imbécile les a lâchés dans la cour où je jouais à la marelle avec Denise et Gilberte.
**Moi** : C'est vraiment un gros bêta, ton frère.

En fait, j'ai trouvé que son frère était drôle, mais pour ne pas la vexer, je lui ai dit ce qu'elle voulait entendre. Maman m'appelle, je dois cirer mes chaussures pour demain : on rend visite à Tante Agathe. Ensemble, on va au bois de Breuze pour pique-niquer !

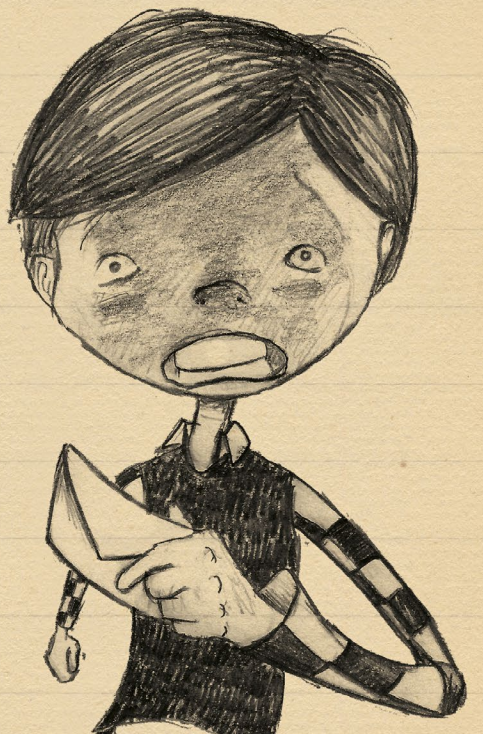
**26 septembre 1956**

Ça fait longtemps que je n'ai plus écrit dans mon carnet, maman était gravement malade et je n'avais plus le cœur à griffonner, j'étais comme une fourmi perdue au milieu d'un bois sombre et humide. Mais Maman va mieux maintenant. Ce matin, elle m'a confié une mission de la plus haute importance : informer Tante Germaine de son état de santé. J'ai pensé qu'il valait mieux se rendre directement au bureau de poste de la gare car la boîte postale près de l'église n'est pas levée rapidement. Cette mission postale avait pour moi un attrait particulier, elle impliquait la traversée de la frontière que constituent les voies de chemin de fer. Cela me permettait ainsi d'admirer les locomotives et toute l'activité qui va avec.

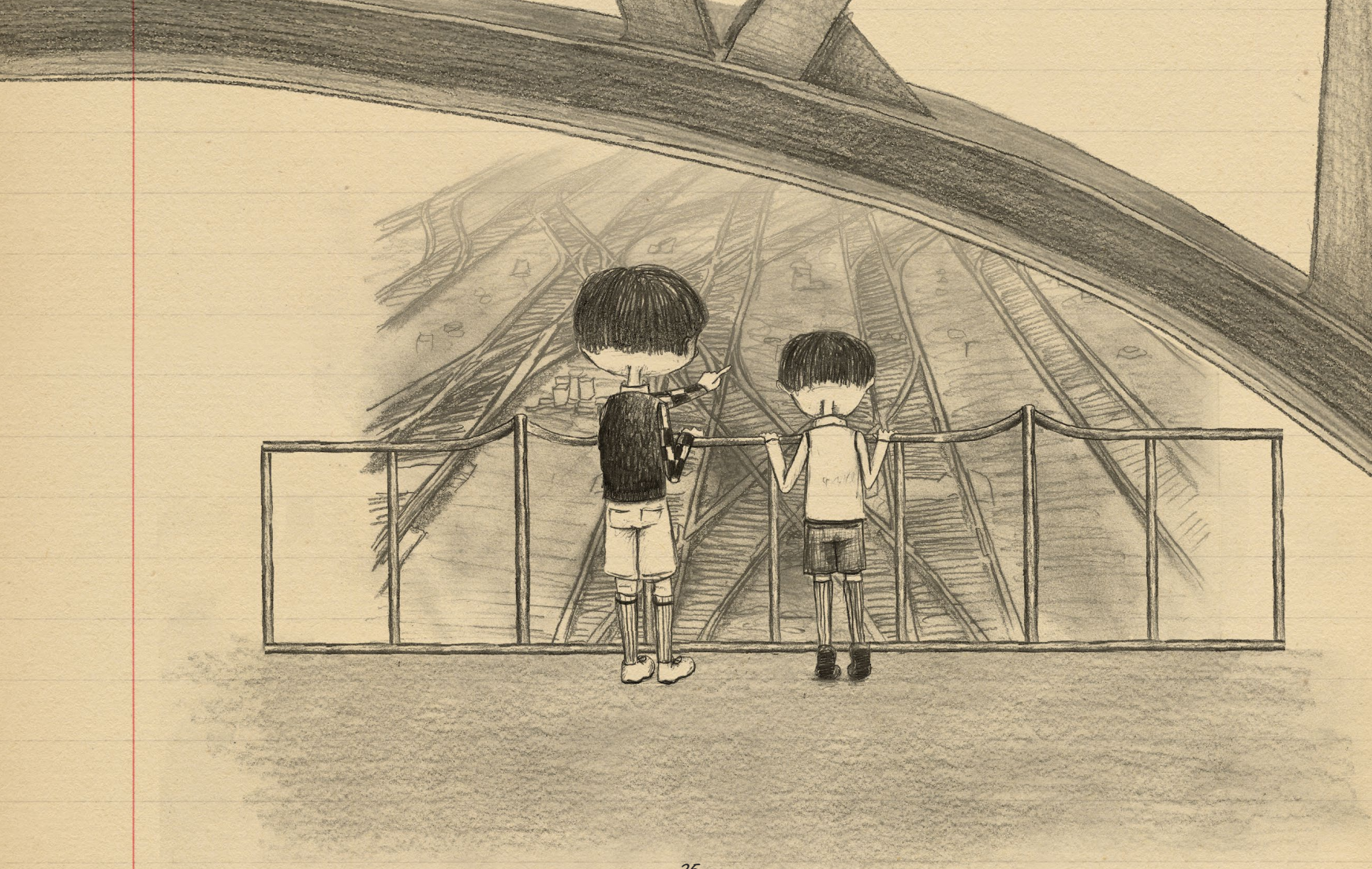


Quand Petit Louis et moi avons l'occasion de traverser le pont Morel à pied, notre jeu préféré est de guetter l'arrivée d'un convoi ou d'une locomotive. Nous observons sa progression, nous devinons sa trajectoire dans ce labyrinthe d'aiguillages et ensuite, on essaye de repérer la voie qu'elle va emprunter. C'est magique de voir le nuage de fumée et de vapeur mêlées qui s'avance vers nous. Je suis resté quelques instants sur le pont Morel à rêvasser de mes futurs voyages. Lorsque j'ai entendu grommeler derrière moi Café T'chu, je suis revenu à la réalité. Le retentissement des cloches de l'église du Sacré-Cœur m'a rappelé l'heure et je me suis dit :

> “ ***Dépêche-toi Léon,***
> ***la poste va bientôt fermer,***
> ***maman va être fâchée.*** ”



J'ai pris mes jambes à mon cou sans même regarder Café T'chu. C'est un sacré personnage celui-là ! Il est toujours habillé d'un vieux pantalon à bretelles sale et de vieux sabots usés en caoutchouc noir. Il crache et chique constamment. Ça écœure toutes les jeunes filles du quartier. Moi, il me fait rigoler.
Arrivé à la maison, maman m'a remercié d'un baiser :
j'ai réussi ma mission postale comme un chef !



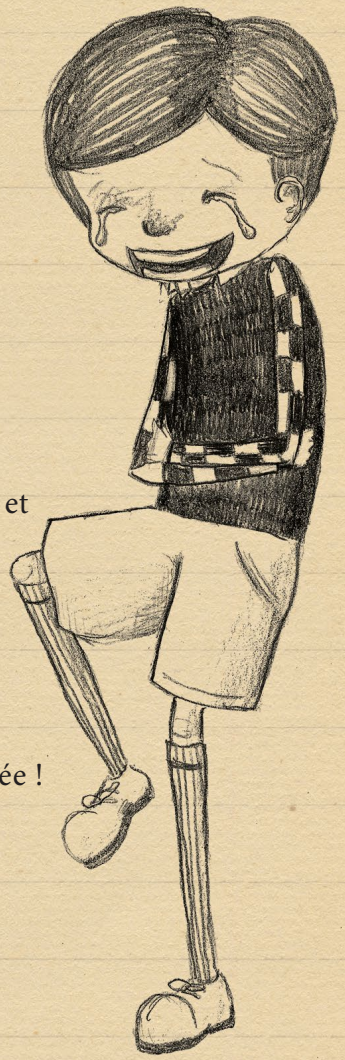
**10 octobre 1956**

Aujourd'hui, nous sommes sortis entre hommes. Papa et moi avons enfilé nos beaux habits du dimanche et sommes partis fièrement en ville. Papa a rejoint son ami Fernand au bistrot de la Place Crombez pour jouer une partie de cartes. Fernand m'a dit de m'amuser avec son fils, Jules. C'était la première fois que je le rencontrais. J'ai trouvé qu'il avait une bonne tête mais il me paraissait hautain. On a commencé à jouer aux billes et il m'a lancé cette phrase qui m'a mise hors de moi.

**Jules** : Alors, « cul terreux », qu'est-ce que t'attends, c'est à toi de jouer !
**Moi** : Qu'est ce que t'as dit ?
**Jules** : « Cul terreux » ! Ceux qui habitent de l'autre côté de la ville sont des « mal appris » !
**Moi** : Des « mal appris » ? Tais-toi sinon je vais te faire avaler les billes par tes trous de nez.
**Jules** : C'est ce que je disais! Des « mal appris » ! Des rustres si tu préfères! Vous parlez fort.
Vous vous exprimez en patois et le soir sur le devant de vos portes vous devisez avec vos voisins.
**Moi** : Et alors ? Ça ne signifie pas que nous sommes infréquentables.
**Jules** : Tais-toi « cul terreux » et joue.

C'en n'était trop ! Pour qu'il se taise, je lui ai flanqué une gifle qu'il m'a rendue, que je lui ai renvoyée et ainsi de suite. Nos pères respectifs sont sortis du café. Ils nous ont séparés et se sont fâchés. Il y avait comme une tempête dans leurs regards. J'ai fini l'après-midi assis sur une chaise dans le fond du bistrot.

En rentrant au Faubourg, j'ai entendu la sonnerie du marchand de glaces. Vu la tension qu'il y avait entre mon père et moi, j'ai préféré ne rien demander. Alors, envisager d'assister au match de balle pelote de la rue de la Basse Couture qui se déroulait ce dimanche après-midi, ça n'était même pas la peine d'y penser. La vie est injuste parfois ! Je dois m'y faire.



## 25 novembre 1956

J'ai ri toutes les larmes de mon corps aujourd'hui. Petit Louis a amené une betterave de chez lui à l'école. Durant la récréation, nous l'avons évidée et y avons sculpté un nez et des yeux. À l'intérieur, j'y ai mis une bougie que j'ai chapardée à Grand-mère. Aucun surveillant ne nous a surpris : nous sommes vraiment futés. Sur le chemin du retour, nous avons déposé notre œuvre sur le pas de la porte d'Alphonsine. Nous avons activé la cloche d'entrée et sommes partis nous cacher afin d'assister au spectacle. Petit Louis n'a pu se retenir de rire en voyant la colère d'Alphonsine. Elle nous a entendus et nous avons pris nos jambes à notre cou, riant à gorge déployée. C'est ma farce préférée !

On taquine Alphonsine mais dans le fond on l'aime bien.
Elle vit dans une toute petite maison avec peu de commodités.
Elle a encore le courant 130 volts !
Sa seule compagnie est son chien. Elle est toujours habillée comme une princesse, les cheveux bien coiffés.
C'est qu'elle est coquette Alphonsine !
Ses voisins l'aident discrètement. Il y a quelques semaines, j'ai vu Mr Beckers lui apporter une tranche de jambon à domicile. Même si elle a rouspété car il n'était pas à l'heure, notre boucher préféré lui a répondu :

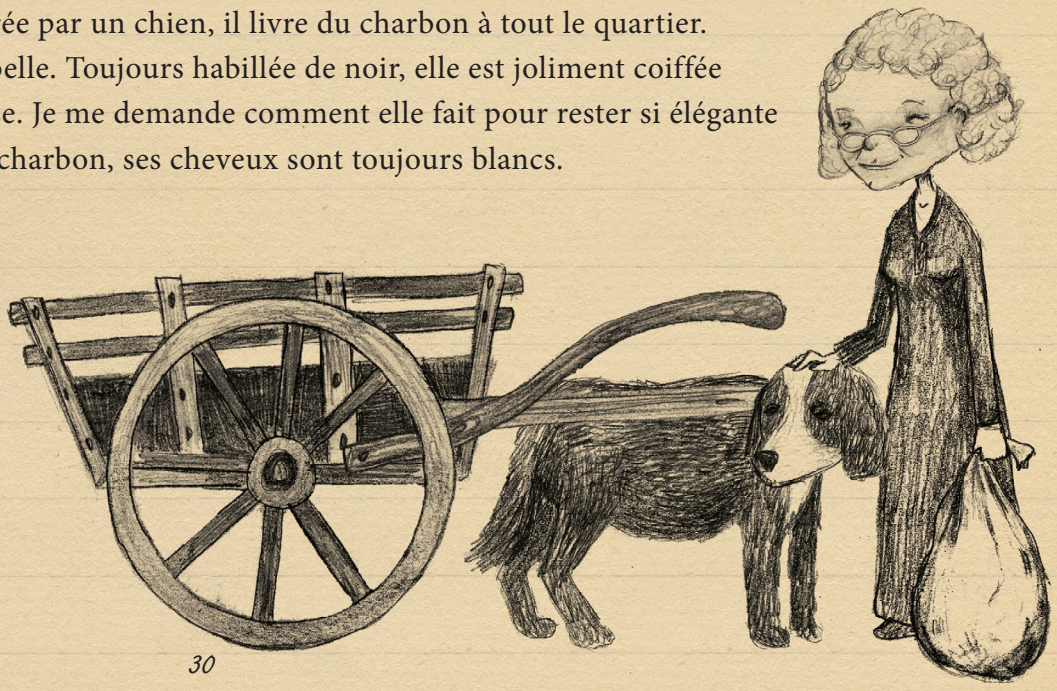
> ***« Ma p'tite Fonsine,***
> ***j'vous souhaite un bon appétit. »***

et il est parti tout sourire.

15 décembre 1956

**15 décembre 1956**

Ce matin, toutes les mamans ont nettoyé les maisons à l'eau et au savon noir, comme tous les vendredis. Du coup, l'odeur se répandait dans tout le quartier. Ça sentait bon. C'était agréable d'en profiter sur le chemin qui mène à l'école. J'ai croisé Monsieur Piens. Avec sa charrette tirée par un chien, il livre du charbon à tout le quartier. Je trouve son épouse très belle. Toujours habillée de noir, elle est joliment coiffée avec des boucles à l'anglaise. Je me demande comment elle fait pour rester si élégante malgré son travail dans le charbon, ses cheveux sont toujours blancs.



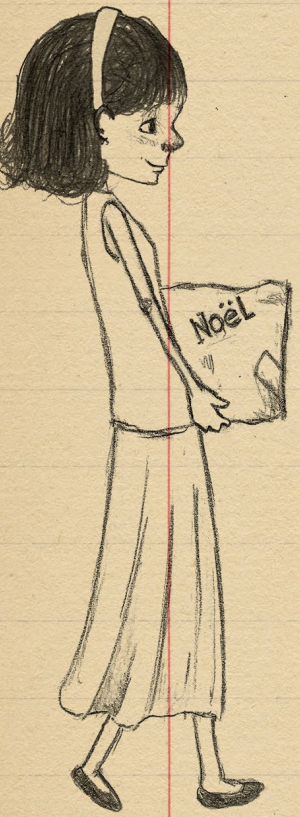
Quand je suis rentré à la maison, Grand-mère grillait un succulent hareng sur le feu. Mes babines se sont réjouies à l'idée de le manger à même le papier journal. On a terminé la soirée en écoutant sur Radio Luxembourg le crochet radiophonique Dop présenté par Zappy Max. J'ai savouré ce moment passé en famille. On a eu du plaisir : ceux qui chantaient faux étaient interrompus avec la chanson :

*« Allez donc vous faire laver la tête avec dop*
*c'est toujours un plaisir. »*

## 24 décembre 1956

Aujourd'hui, j'ai vécu au rythme du clocher de l'église du Sacré-Cœur. Comme tous les jours, il a égrené inlassablement les heures. C'est pratique, ça accompagne notre vie et le carillon, je trouve ça joli. Comme c'est un jour particulier, il me tarde d'être minuit. Papa a rapporté un sapin et Maman avait déjà descendu les boîtes de Noël rangées au-dessus de sa garde-robe. On s'est tous mis au travail. Dans la crèche, nous avons installé tous les petits personnages qui étaient emballés dans du papier journal. En allant chercher du lait chez Palmire, Lucie a même pensé à prendre un peu de paille pour le sol de la crèche. Papa a planté le sapin dans un vieux seau et je l'ai habillé d'un joli tissu. Maman, Lucie, Franck et moi avons décoré le sapin de boules en verre de toutes les couleurs en faisant attention de ne pas les casser. Grand-mère a placé, sur des petites pinces en fer, des bougies pour éclairer le sapin :

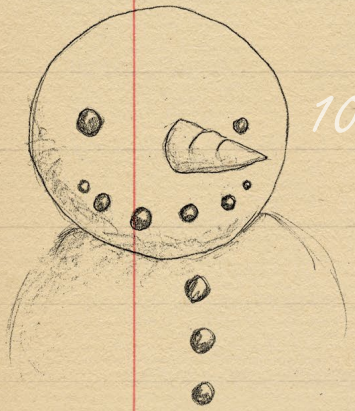
> *« Interdiction de les allumer avant ce soir,*
> *et seulement avec l'aide d'un adulte ! »*




Maman a installé la table, une jolie nappe, quelques soucoupes avec des nic-nac et des spéculoos, quelques mandarines (c'est la seule occasion d'en manger) et de grands bols.

A 23h00, nous sommes partis à la messe de minuit en famille. Comme il faisait très froid, nous nous sommes emmitouflés. Nous avons été accueillis par les grands orgues qui jouaient le « Minuit Chrétien ». Je n'ai pas été très attentif durant la messe car j'observais les personnages et les animaux de la crèche. C'était magnifique.

De retour à la maison, on s'est réchauffé devant l'étuve. Dehors, il y avait un tapis blanc comme celui des cartes postales. On s'est mis à table et Papa a mis un disque de Noël sur le phonographe. Maman s'est dépêchée de réchauffer le cacao car nous étions impatients de goûter la coquille toute fraîche. Franck lorgnait déjà sur la bûche que Maman avait confectionnée.
On est bien tous ensemble !

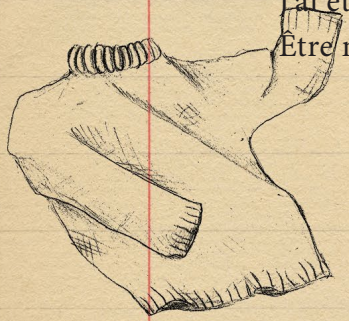


10 janvier 1957

**10 janvier 1957**

Hier, il a neigé et nous avons fait un bonhomme de neige. Nous avons joué jusqu'à avoir l'onglée. J'ai attrapé un rhume. J'étais pourtant bien couvert quand je suis sorti de la maison. Je portais le pull en laine tricoté par Grand-mère ainsi qu'une grosse écharpe. Je n'étais vraiment pas bien ce matin. Maman a été voir Mr Orban, notre pharmacien. Il lui a donné une potion magique dont lui seul connaît la fabrication.

Si son sirop ne fait pas effet, j'irai voir le Docteur Secret. On l'appelle uniquement pour des cas graves ou lorsque les infections durent longtemps. Je suis resté bien au chaud au lit toute la journée avec pour seule compagnie, ma brique réfractaire. Pour faire tomber la fièvre, Maman m'a fait boire des tisanes et m'a donné de l'aspirine. Heureusement que nous sommes samedi-jour du bain-car j'avais tellement transpiré que je me sentais sale. Lucie a été cherché la bassine en zinc et elle a chauffé de l'eau pour moi car j'étais trop faible. J'ai été dorloté toute la journée par les filles de la maison. Être malade n'a pas que des inconvénients !



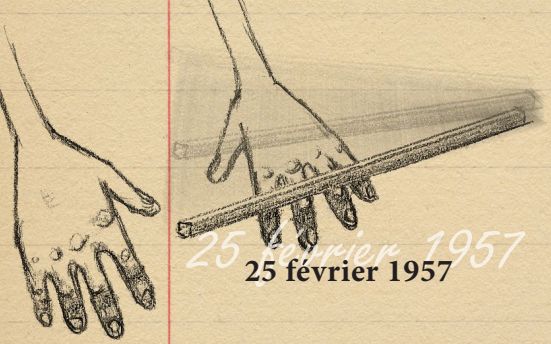
20 janvier 1957

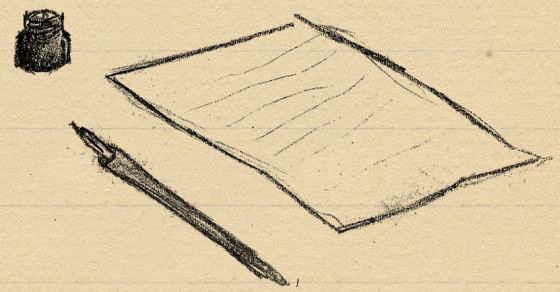
**20 janvier 1957**

Me voila maintenant en pleine forme, les potions de maman ont fait effet. On n'a pas dû appeler le docteur. Le Docteur Secret est plus qu'un médecin : il connaît la vie et les problèmes de tous ses patients. Parfois même, quand certains n'ont pas les moyens, il oublie ses honoraires. Il est polyvalent : dentiste, accoucheur, médecin légiste.

Je me souviens encore de ma carie ! Je suis entré dans le cabinet du Docteur Secret, je me suis assis, j'ai ouvert la bouche et le docteur m'a fait une piqûre dans la bouche. J'étais peureux rien qu'à la vue de la grande aiguille. Il a attendu que le produit fasse effet, puis il a arraché ma dent d'un coup.
Le patient qui me suivait a dû faire une drôle de tête en voyant, sur le petit plateau, ma dent pleine de sang. Ça m'apprendra à manger trop de bonbons à la réglisse.

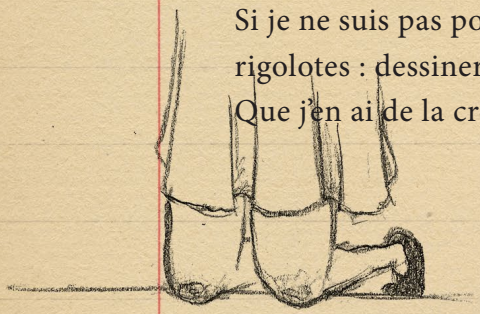
La neige continue de tomber sur le Faubourg. Chouette, demain je pourrai en profiter et faire des batailles de boules de neige avec les copains.

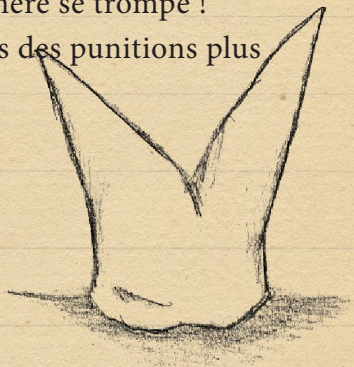




**25 février 1957**

En rentrant de l'école, j'ai croisé Elsa qui m'a raconté sa punition. La pauvre, elle pleurait à chaudes larmes. Son institutrice lui a ordonné de lui apporter le bassin émaillé afin qu'elle se lave les mains qui étaient couvertes de craie. De nature rebelle, Elsa a grimacé. Sa maîtresse l'a punie en lui tapant sur les doigts avec une règle. Humiliée, elle a serré les poings dans ses poches et a dit à mi-mot à sa camarade de classe que c'était injuste. Elle s'est retrouvée à genoux sur le bord de l'estrade. Question punition, moi aussi, je ne suis pas le dernier ! Je conjugue « *Je ne parle pas en classe.* » au vingt et un temps assez souvent ! Petit Louis lui est adepte du bonnet d'âne car il oublie tout le temps son cahier. Les punitions ne sont pas ce qu'il y a de plus agréable dans la vie, mais Elsa, Petit Louis et moi trouvons que parfois mieux vaut être punis que d'accepter toutes les injustices.
« *Le maître a toujours raison.* » me dit Grand-mère Joséphine. Je trouve que Grand-mère se trompe !
Si je ne suis pas poète ou voyageur, je serais maître d'école et je donnerais aux enfants des punitions plus rigolotes : dessiner ce qui est injuste, imaginer un monde idéal en alexandrins…
Que j'en ai de la créativité !





3 mars 1957

**3 mars 1957**

Nouvelle mission en cette fin de journée : les commissions !
Ma première halte fut la boucherie de Mr Maurice Beckers devant l'église du Sacré-Cœur. J'aime aller chez lui parce que souvent il me donne un bout de saucisson à grignoter. Quand je suis entré, j'ai vu Maurice avec sa raie au milieu et son sourire jovial habillé comme à son habitude d'une veste gris bleuté, d'un calot blanc et de son tablier blanc tâché de sang tenu par une seule bretelle sur son épaule gauche. Ma sœur a peur de lui car elle trouve qu'il ressemble à un meurtrier. Moi, il m'en faut davantage pour m'effrayer. Tout le quartier apprécie ses pitreries. Quand il est trop farceur avec nous, son épouse le rappelle à l'ordre. On se demande d'ailleurs qui tient la culotte ! C'est trop rigolo.

Comme Mr Delrue passe à domicile avec sa carriole tirée par un cheval pour livrer du pain savoureux, pas besoin de passer à sa boulangerie. Youpie, ça évite un détour.
Dernier arrêt : le magasin de Mlle Mathé. J'aime particulièrement aller chez elle car c'est une vraie caverne d'Ali Baba. On peut tout y trouver : de la lingerie, des allumettes, des lacets, des produits de nettoyage, le « tourne-chiques » et ses fameux pots de friandises à l'avant de son comptoir. Je suis resté quelques minutes à rêver derrière les bocaux. Je m'imaginais sur une barque, solitaire et heureux, au milieu d'un océan de bonbons que je pourrais manger à volonté. Mlle Mathé m'a dit :

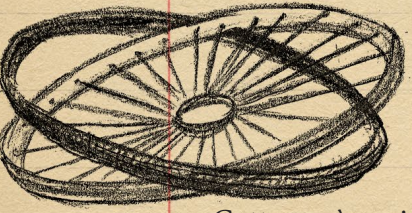
> *« Qu'est-ce que tu veux Léon ?*
> *Il y a du monde dans le magasin. »*

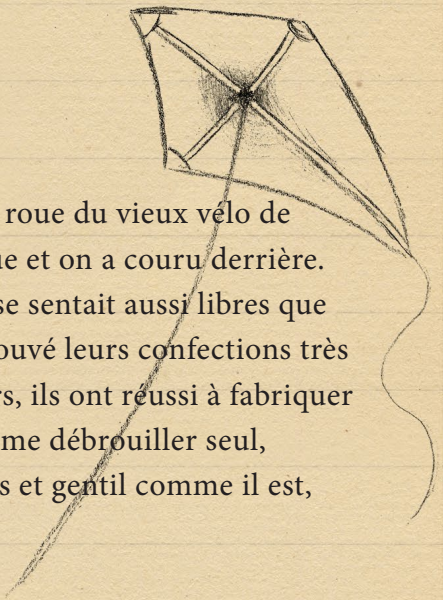
J'ai sursauté :

> *« Du Vim Madame, du Vim ! »*

Comme il me restait quelques pièces, je me suis acheté un lacet et une hostie à 25 centimes.

Sur le chemin du retour, tout en dégustant mes friandises, j'ai rencontré toutes les personnes du quartier sur le pas de leur porte. Elles discutaient de tout et de rien, du voisin, de leur journée, de l' actualité. Moi dans tout ce vacarme, je me demandais ce que pouvait bien faire Elsa chez elle.





## 25 avril 1957

Cette après-midi, je me suis amusé comme un fou avec Petit Louis. On a pris une roue du vieux vélo de son Grand-père et on a enlevé le pneu. Puis avec un bâton on a fait avancer la roue et on a couru derrière. On a joué ainsi cheveux au vent pendant plusieurs heures. Petit Louis et moi, on se sentait aussi libres que l'air. On a croisé Paul et sa bande de copains qui jouaient aux cerfs-volants. J'ai trouvé leurs confections très ingénieuses. D'un simple roseau, de quelques bâtons de bois et de bouts de papiers, ils ont réussi à fabriquer des objets volants. Avant de demander à Paul comment il a fait, je vais essayer de me débrouiller seul, histoire de lui en mettre plein la vue ! J'ai demandé à mon cousin quelques astuces et gentil comme il est, il m'a montré comment faire.

Recette « Cerf-volant » :

-Mélanger de la farine avec de l'eau (pour faire de la pape).

-Cuire la mixture dans une casserole sur l'étuve.

-Se munir d'un papier gris, de fines et longues baguettes et d'un morceau de ficelle.

Et vlan, bam, zwing…cerf-volant au vent. Je pense que Monsieur Zéphir était jaloux car de son souffle, il l'a emporté avec lui. « *Mieux vaut un trésor dans les airs qu'enfoui sous terre et caché du monde !*» m'a dit Petit Louis. « *Vrai ! Espérons qu'il atterrisse sur une contrée inconnue habitée par des enfants aux cheveux bleus et aux ongles aussi longs que des épées !*». Décidemment, Petit Louis et moi sommes les rois de l'imaginaire !

**10 juin 1957**

Maman n'est pas bien depuis deux jours. Lucie et moi nous nous sommes inquiétés. Mais plus de peur que de mal, Papa nous a annoncé la bonne nouvelle : nous allons avoir une petite sœur ou un petit frère. J'avais bien vu que son ventre grossissait et que Madame Alluin, la sage-femme venait à la maison de temps en temps. Comme personne n'en parlait, je n'ai pas osé en discuter. Madame Alluin m'impressionne car elle met au monde presque tous les bébés du quartier.

Aujourd'hui, comme tous les samedis, je suis allé à l'école jusque midi et l'après-midi, j'ai été à la bibliothèque chez Mademoiselle Rasson louer une bande dessinée.

En arrivant à la maison, c'était la surprise générale. La salle à manger était vide, la table avait disparu, il restait uniquement les chaises le long du mur. Grand-mère nous avait fait des tartines. Papa nous a accueillis:

« *Les enfants,*

*restez bien sagement dans la salle à manger,*

*maman fait son travail,*

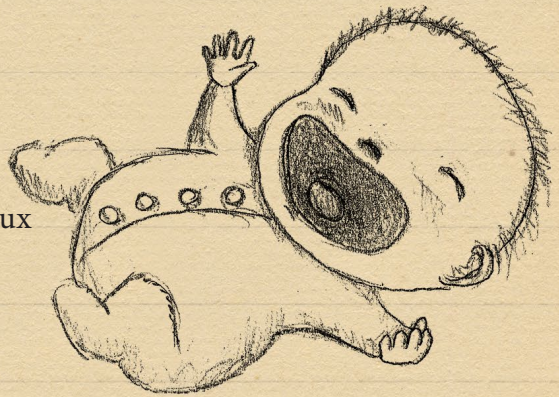
*le bébé vient aujourd'hui.* »

Grand-mère a apporté des seaux d'eau chaude et un bassin à Maman. Lucie, Franck et moi nous nous sommes demandés ce qui se passait. L'atmosphère était tellement calme dans la maison, c'était mystérieux. Comme je m'ennuyais, j'ai pris mon Tintin. Franck jouait aux billes et Lucie, postée en bas des escaliers, essayait de comprendre ce que les adultes se racontaient. Grand-mère est descendue souriante et nous a dit:

“ *C'est une petite sœur.* ”

Nous sommes montés à l'étage pour la voir et avons vu la sage-femme faire la toilette du bébé. Maman était contente et nous a embrassés. Quand nous sommes descendus, la table avait repris sa place. On ne nous a rien expliqué. Quand j'ai questionné Papa, il m'a répondu :

“ *Tu comprendras quand tu seras plus grand.* ”



Ce dont je suis certain c'est que les bébés ne naissent pas dans les choux et que les cigognes n'ont rien à voir avec les naissances.

## 17 juillet 1957

**Grand-mère** : Léon, il est 17h. C'est l'heure où Léontine rentre ses vaches à l'étable. Puisque tu ne dois pas faire tes devoirs, file me chercher une cruche de lait frais. Je vous prépare des crêpes pour le souper.
**Léon** : D'accord Grand-mère !
**Grand-mère** : Léon, n'oublie pas de prendre la cruche à lait à la cave!

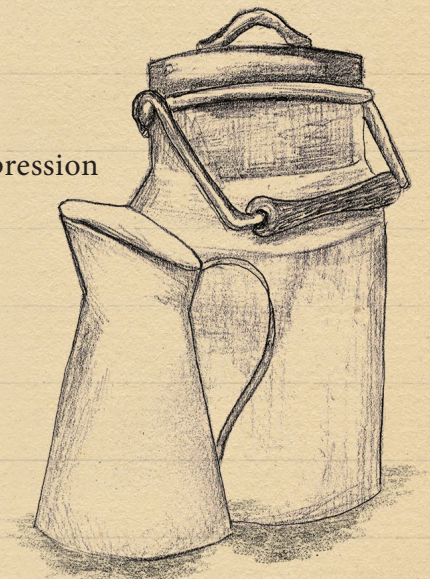
Arrivé devant la ferme Semet, j'ai été surpris de voir la file de gens qui attendaient. Je n'étais pas le seul. Léontine est de plus en plus courbée : son travail à la ferme est difficile. Impatient de goûter aux crêpes de Grand-mère, j'ai tendu énergiquement ma cruche à Léontine qui m'a dit d'une voix ferme :

> “*J'ai pas encore fini de traire mes vaches !*”

Froissé, j'ai attendu sans mot dire en rêvant secrètement à mes crêpes. J'avais l'impression qu'elles planaient au dessus de ma tête comme une auréole et qu'elles me disaient

> “*Patience,*
> ***patience.***”

en se moquant de moi.



## 14 octobre 1957

14 octobre 1957

J'ai été rendre visite à Petit Louis car il n'était pas à l'école aujourd'hui. Il vit depuis cette année dans une courée à la rue du Bas Follet. La courée est une cour commune partagée par plusieurs familles. J'aime bien y aller car il y a de la vie : l'une tricote sur le pas de sa porte, l'autre lit son journal, un autre chante, tout le monde se parle. Avant il habitait à la Grande Cité à la chaussée de Renaix. Les conditions de vie y étaient difficiles : pas d'eau dans les maisons, une toilette commune pour deux maisons et deux robinets pour tout le monde : un au centre de la cité et un sur le côté. Maintenant, Petit Louis a un peu plus de confort. Je ne l'ai pas vu. Son frère m'a dit qu'il était contagieux et que sa maman le gardait bien au chaud quelques jours. J'espère tout de même qu'il m'accompagnera dimanche au marché aux puces des missions.

**26 novembre 1957**

Quand je serai grand, je me marierai avec Elsa. Sur un petit bout de papier, j'écrirais :

> *Elsa, rejoins-moi*
> *au chemin du Gros Dorain,*
> *samedi, à trois heures.*

Je chargerais Lucie de lui transmettre mon mot. Je m'imagine déjà sur mon vélo, mon cœur battant la chamade, craignant qu'Elsa ne soit pas là. Arrivé au chemin du Gros Dorain, elle serait présente, souriante. Embarrassé, je lui ferais part de mes sentiments. A ma grande surprise, elle déposerait un baiser furtif sur ma joue.
Nous serions gênés mais heureux. Rassurés aussi car dans cet endroit reculé, personne ne nous aurait vu. Après, je l'emmènerais au cinéma « Le Trianon » voir un film d'amour. Nous irions au bal. Quand je serai grand, je lui ferai ma demande en mariage. Vu mon jeune âge, ces pensées ne sont pas avouables. Maman serait furieuse si elle lisait mon carnet.

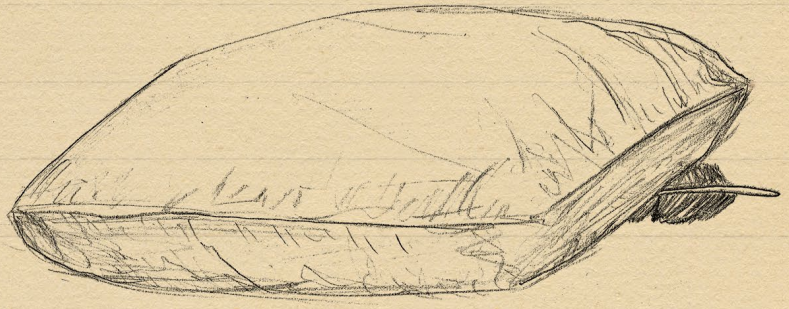
> *Un jeune garçon de 14 ans à quelques jours près*
> *ne doit pas penser aux filles.*

me dirait-elle. Même si les adultes ne veulent pas le comprendre, Elsa a une place importante dans mon cœur.

31 décembre 1957

**31 décembre 1957**

Ma résolution pour l'an neuf ? Je range mon carnet. Je ne veux plus être un grand voyageur. Je veux devenir un aussi bon médecin que le Docteur Secret mais, je le sais bien, j'ai encore du chemin à faire. Je devrai étudier d'arrache-pied. Est-ce que ma tête d'alouette tiendra la distance ?
Il faut bien que je me l'avoue, à cet instant, ce n'est pas aux études que je pense.
Le seul souhait que j'ai, c'est d'être grand pour qu'Elsa m'embrasse.

Aussi, j'ai un souhait avant de refermer définitivement mon carnet et de ranger ma plume.
J'aimerais que tous ceux qui me liront un jour continuent à faire vivre mon coin de paradis qu'est le Faubourg, qu'ils perpétuent ses histoires, petites et grandes.
Savoir d'où l'on vient, c'est un vrai cadeau pour mieux vivre son présent, enfin, c'est ce que je pense du haut de mes 14 ans. L'aventure qui m'attend maintenant est de devenir un adulte plein de rêves et d'histoires à raconter.

Il se fait tard, je dépose ma plume sous l'oreiller pour vagabonder au creux de mes rêves.